

ture, diront-ils, pouvait-il piller les charcuteries sans qu'un citoyen honnête l'arrêtât sur le fait ; comment pouvait-il se précipiter dans un train en marche sans qu'un surveillant lui mit la main au collet—je veux dire au collier ? Ainsi lecteur, croyez-moi, vous auriez haïté cette prudente circonspection. Brumaud était un boule-dogue.

BALTHASAR.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

Je n'ai pas l'intention de faire de la réclame ; je viens seulement signaler aux lecteurs canadiens une publication qui est très-peu connue parmi nous et qui mérite de l'être davantage.

On se plaint, et avec raison, que l'Europe nous expédie chaque année des milliers de romans, feuilletons ou pièces de théâtre dans lesquels, sous une forme agréable et brillante, les principes de morale sont fort maltraités. Ces livres, tirés par quantités énormes, sont littéralement dévorés par la classe des lecteurs et des liseuses. Pourquoi ? Un peu à cause de l'attrait qu'exerce toujours ce qui est dangereux et défendu ; beaucoup surtout parce que ces ouvrages sont écrits dans un style entraînant et offrent des péripéties émouvantes et pleines d'intérêt. Or, le *Journal de la jeunesse*, avec des principes moraux irréprochables, présente, sous le rapport de la forme, des avantages égaux, sinon supérieurs. Lisez les récits si touchants et si palpitants d'intérêt intitulés : *le Violoncelle de la Savinière, les Braves gens, Nous autres, La Fille de Carrillès, Grand père, l'Oncle Placide, Une Sœur, Pendragon* etc. et tant d'autres, signés J. Girardin, Mme. Colomb, Meile Zénaïde Fleuriot, Alfred Assolant etc. et vous verrez si, dans ce genre, la langue française a jamais eu de plus charmantes créations ; cela peut se lire le soir, tout haut et en famille ; les enfants et les parents y sont également intéressés et y trouvent ces émotions tantôt douces et tranquilles, tantôt vives et âpres, mais toujours saines et bienfaisantes, qui laissent dans le cœur comme un parfum d'honnêteté. On sent à cette lecture que les auteurs sont de nobles caractères dans la société desquels on ne peut que gagner. Chacun de ces récits, du reste, loin de se limiter aux espaces imaginaires, contient une foule de notions pratiques et exactes sur les arts, les sciences et la vie sociale et de famille. En les lisant, on ne fait pas seulement une provision de jolies phrases, on s'orne la mémoire d'une foule de détails pré-

cieux, utiles ou intéressants.

Outre les récits de longue haleine, il y a encore des articles spéciaux sur les sciences, les arts et les métiers, des contes, des légendes, des voyages, le tout enrichi de nombreuses illustrations hors texte et dans le texte même.

Le *Journal de la Jeunesse* est publié par Hachette, à Paris ; le prix de l'abonnement est de 20 francs (\$4.00) par an ; il paraît chaque semaine par cahiers de seize pages à deux colonnes grand format,—à peu près celui de notre *Revue* et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes de 416 pages chacun. La seconde et les dernières pages de la couverture contiennent une foule de problèmes, rébus, énigmes, bouts-rimés, jeux d'esprit de toutes sortes et notions curieuses qui exercent agréablement l'intelligence aux heures de récréation.

C'est, en résumé, une publication complète à tous égards, et irréprochable, comme j'ai déjà dit, sous le rapport de la morale. Je crois, cependant, qu'il ne compte, à Québec, à part le département de l'instruction publique, que deux ou trois abonnés.

Encore une fois je ne veux pas faire de réclame : je ne connais, autrement que de nom, ni les éditeurs ni les écrivains du *Journal de la Jeunesse*. Cependant il m'a tellement intéressé et m'a fait passer tant de soirées agréables au milieu de ma famille, que j'ai cru rendre un service en le faisant connaître à ceux de mes compatriotes qui aiment les lettres dans leur expression la plus saine et la plus honnête ; qui désirent avoir des livres que l'on peut lire, le soir, en présence des enfants, sans avoir à redouter des questions embarrassantes et dangereuses ; qui veulent, enfin, des ouvrages que les parents ne sont pas obligés de mettre sous clef lorsqu'ils s'absentent de la maison. J'ai cru aussi,—à cause des relations nouvelles qui s'établissent entre la France et notre Province,—qu'il était de mon devoir, au nom de nos hommes de lettres, d'exprimer aux écrivains du *Journal de la Jeunesse* mes sentiments de sincère admiration pour le beau et noble travail qu'ils ont entrepris et qu'ils poursuivent avec tant de succès, et ma profonde gratitude pour les saines émotions qu'ils m'ont fait éprouver. Peut-être apprendront-ils avec plaisir que, dans ce pays lointain, dans cette France d'outre-mer, nous les connaissons et nous savons les apprécier et les aimer.

NAPOLÉON LEGENDRE.